

Zeitschrift: Matières

Herausgeber: École polytechnique fédérale de Lausanne, Institut d'architecture et de la ville

Band: 16 (2020)

Artikel: La métamorphose de l'ouverture : réflexions sur le seuil

Autor: Mestelan, Patrick

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-984522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'entrée d'une maison au Vietnam et 1. Les ruines romaines de Tipaza, 46 apr. J.-C.

La métamorphose de l'ouverture

Réflexions sur le seuil

Patrick Mestelan

Ces lignes ont pour but de nous interroger sur le sens qui permet à une forme architecturale et urbaine particulière – en l'occurrence l'ouverture – de trouver le jour au sein d'un territoire, d'en saisir l'évolution à travers les âges pour mieux questionner notre actualité. Certaines de ces formes nous habitent encore aujourd'hui, comme nous ne cessons de les habiter. Parfois très éloignées du sens qui présida à leur édification, elles structurent nos territoires et notre mémoire.

Quelques courants de pensée retiendront notre attention pour mieux comprendre leur apparition et leur développement. Ceux-ci peuvent avoir influencé directement ou indirectement l'émergence de ces formes. À l'inverse, certaines d'entre elles étant issues d'un milieu très localisé se sont trouvées être le parangon de leur époque. Les grands archétypes d'ouvertures que notre civilisation européenne a fait apparaître (et disparaître) durant des siècles ne peuvent échapper à la dimension historique. Celle-ci est essentielle pour offrir un regard critique sur le monde contemporain, qui plonge ses racines dans l'histoire. Elle en est d'ailleurs son seul socle (1).

L'émancipation

Une des hypothèses à la base de nos réflexions sur cette métamorphose de l'ouverture émane de Fernand Braudel, qui assure que la civilisation occidentale se caractérise par la conquête de la liberté : « *Par liberté, c'est toutes les formes de liberté qu'il faut entendre.* »¹ Conquérir la liberté sous-entend affronter un pouvoir, quel qu'il soit, pour s'en émanciper, le transformer, se l'accaparer ou encore pour le combattre, à l'extrême par la violence. Cette notion de pouvoir est à comprendre dans le sens le plus large possible : une autorité qui s'apparente autant au monde des idées et de la science qu'à celui de la culture et des arts, de la politique, des affaires civiles, religieuses ou encore militaires.



1

Cette émancipation vis-à-vis de tels pouvoirs est une lutte constante contre les ordres établis qui proposent une certaine vision du monde afin de donner à l'homme sa raison d'être. Cette lutte substitue un modèle à un autre tout en ne cessant de mesurer l'écart entre l'un et l'autre, soit pour en démontrer la différence, soit pour le justifier.

Ce dynamisme du questionnement ou, comme le dit Jeanne Hersch², de «l'étonnement», contribue fortement à l'évolution des connaissances ainsi qu'à la lente transformation des consciences individuelles et collectives, que ce soit à l'égard du divin, de l'univers, du Moi, de la mort ou encore de la matière, de l'espace et du temps. Le questionnement participe à la modification des rapports socioculturels et économiques entre les hommes et à la transformation de la perception que ceux-ci ont de leur univers et de leur environnement.

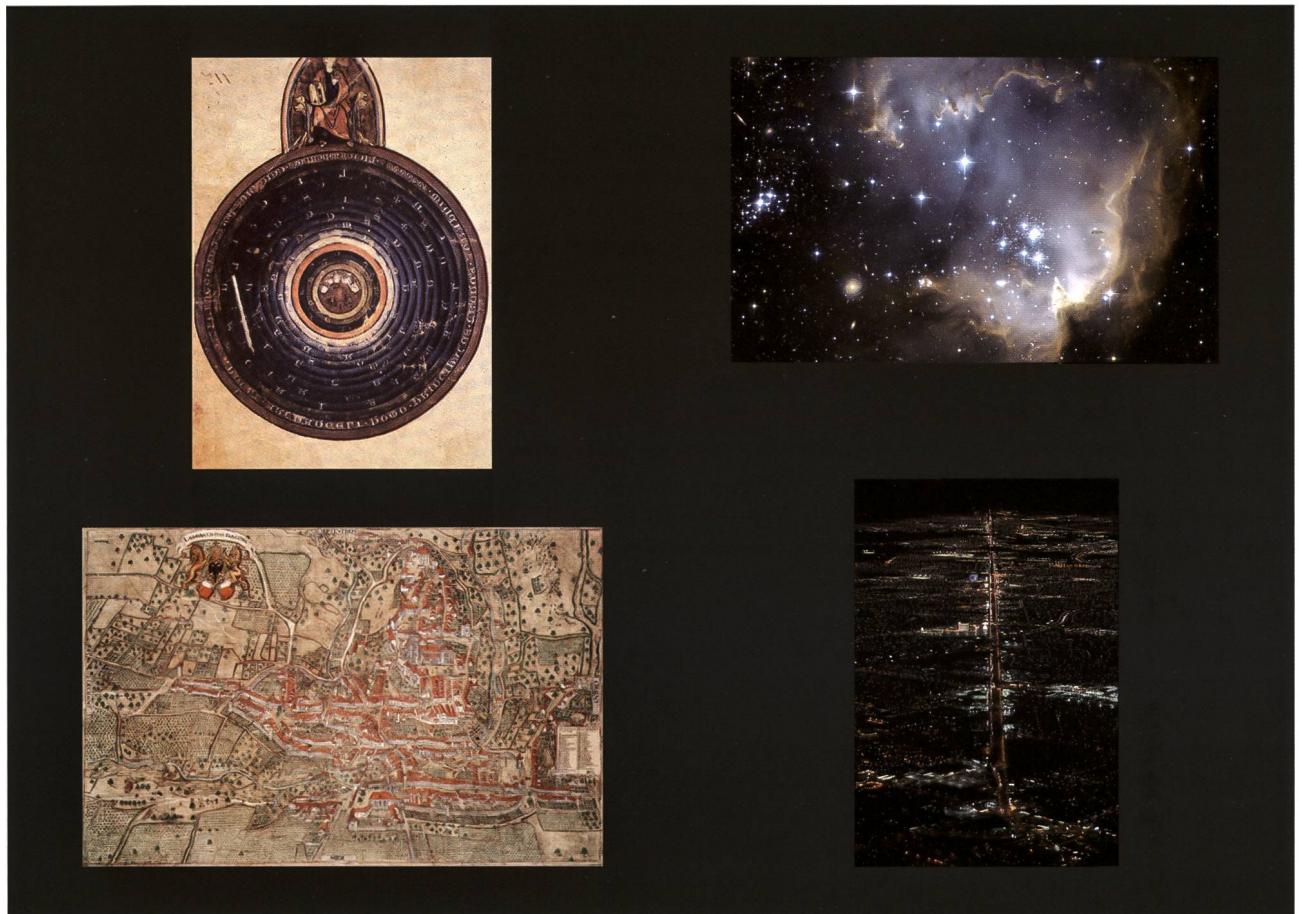
La prise de conscience est indissociable de la fonction imageante. Elle implique une faculté de représentation de l'objet dont on a conscience, et ce, indépendamment de celui-ci, qui peut aussi bien être une abstraction (une théorie) ou un phénomène, par exemple une architecture. Seuls les instruments de la lecture et de l'écriture de ce qui est représenté varient en fonction de ce que nous cherchons à percevoir ou à transmettre.

Le territoire : conquêtes et représentations

Quoi de plus naturel à ce que le territoire devienne le lieu de prédilection, et donc l'enjeu de la représentation que les hommes se font d'eux-mêmes et de l'univers qu'ils habitent et qui les habite, comme de leur conquête de liberté. L'ouverture territoriale de l'Occident européen s'est effectuée à la suite de l'Empire romain, entre autres par de nombreuses luttes guerrières telles que les croisades.

Bien sûr, la Route de la Soie a ouvert les chemins de l'Orient, et des Villes-États comme Venise, Gênes ou encore Pise ont régné sur de très nombreux échanges avec l'Orient. Mais c'est par la découverte du Nouveau Monde que l'Occident s'est profondément transformé. Il suffit de penser aux routes maritimes ouvertes par les Portugais et les Espagnols vers le couchant, alors que les Hollandais puis les Anglais finiront par s'approprier celles du levant. Les conquêtes territoriales brutales et véniales, appelées colonisations, leur ont succédé pour aboutir aux catastrophes du XX^e siècle.

Notre société s'est structurée en fonction de l'image qu'elle s'est faite du divin. Ainsi, corollairement aux ouvertures territoriales, le sens du divin est passé d'une «intériorité collective» à une «extériorité individuelle». Au Moyen Âge, Dieu est unique, omniprésent et omniscient. Cette symbolique disparaît progressivement. Au XIX^e siècle, l'état de droit et sa laïcité assurent au citoyen la liberté de croyance. L'omniprésence du divin et de son monde fini évolue par la confrontation avec l'homme toujours plus conscient de son libre arbitre, pour aboutir à un caractère abstrait, inaccessible et infini, puis disparaître et mourir : «*Dieu est mort et nous l'avons tué.*»³



2

Maîtrisant toujours plus son milieu naturel, l'homme s'y est installé en édifiant sa résidence dans une relation étroite avec la nature. Subissant ses lois avec frayeur, il n'a cessé de s'en libérer, cherchant à la domestiquer de manière fusionnelle ou à la maîtriser pour mieux l'asservir et la marchander jusqu'au point de s'inquiéter de sa propre folie – comme l'annonce la crise mondiale de l'environnement. Et si cet homme s'est toujours vu «dans» la nature par le fait même de sa raison, il commence peu à peu à réaliser qu'il n'est en réalité que «de» la nature.

En déchiffrant précisément le lieu dans lequel il réside (portulan, cartographie, modèle mathématique, etc.), l'homme prend conscience de son environnement en lui attribuant un caractère spatial. Mais ce déchiffrement le porte également sur l'univers qui l'entoure, aux limites toujours repoussées du macrocosme (2). Ces deux univers spatiaux (macro et microcosme) se sont infléchis par un phénomène de miroir et par la volonté de les harmoniser. Ces notions d'équilibre et d'harmonie se trouvent aujourd'hui sur d'autres chemins que la raison poursuit et que l'écologie nous fait impérativement reconnaître.

2. *Représentation de l'univers et des villes de Lausanne et Los Angeles.*

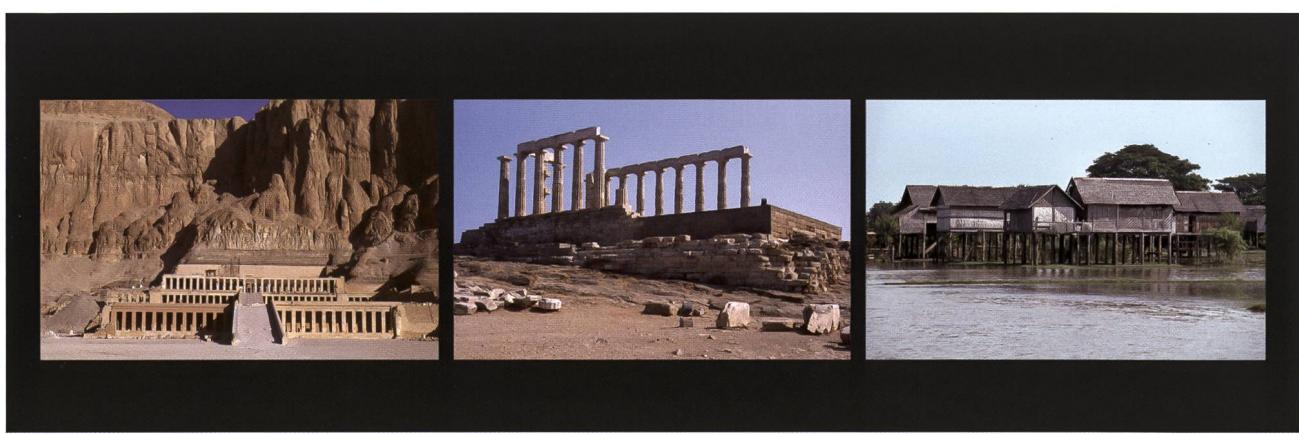
Le temps, la ville et l'architecture

À l'espace, qui est un des grands enjeux de la conscience et de la représentation de la condition humaine, s'allie une conception judéo-chrétienne du temps linéaire opposé à la conception cyclique de l'éternel retour: l'être occidental se conçoit dans une dynamique de progression et de développement, une projection dans le futur. Cette religion du progrès voit dans l'innovation, considérée trop souvent à tort comme synonyme d'amélioration, le fer de lance de notre société occidentale. Elle en est devenue quasiment un de ses plus grands mythes, que ce soit sur les plans sociaux, culturels et scientifiques, qui ne cessent de la questionner.

Cette transformation de la conception spatiale du territoire, de son image et de la réalité physique qu'elle requiert va prépondéramment se syncrétiser dans la ville et l'architecture qui la dessine. La ville est la mère de l'architecture. Que celle-ci ait pour origine la tombe, la cabane ou le temple, il n'en reste pas moins qu'elle ressort d'une volonté collective. Qu'il s'agisse de la nécropole, lieu sacré et vénéré pour «vaincre» la mort et entretenir la mémoire, du temple dévolu à une divinité pour protéger et exaucer les vœux d'une collectivité, ou encore du camp regroupant autour d'un chef quelques individus logeant dans des cabanes, l'architecture ne peut se soustraire à son essence sociale et à son caractère symbolique (3).

Au cours des siècles, la conception spatiale des villes va se modifier conjointement à l'évolution des principes et des moyens de représentation. Devenant à son tour un «donné à voir» d'une expérience spatio-temporelle, la ville ne cessera d'être soumise à l'«étonnement» et au questionnement. Par ailleurs, l'homme conçoit et organise son territoire et sa ville dans une relation fortement identitaire, afin de se procurer une appartenance qui le rassure.

Cette conjonction de l'appartenance et du caractère identitaire de l'espace engendre diverses démarcations du territoire, selon l'ordre social ou religieux que les hommes



3



4

se donnent, ou par l'esprit d'ouverture qu'ils manifestent. Certaines de ces délimitations sont intangibles un temps donné, tandis que d'autres se montrent plus permisives, mais n'ont de cesse de se transformer en d'incessantes luttes internes et externes ouvrant de nouveaux territoires. Les conflits géographiques et sociaux ont influencé la transformation de nos territoires, de nos villes et de l'architecture qui les exprime. Il en va de même des connaissances techniques et scientifiques et de leur influence sur l'évolution de la conception spatiale.

L'ouverture du territoire de la ville et de l'architecture

Après les royaumes nomades du haut Moyen Âge, l'Europe s'est structurée et stabilisée. Royaumes, empires et duchés se sont constitués en différents voisinages, alliés ou hostiles. Intrinsèquement, ces territoires se sont ouverts par les conquêtes du monarchisme avec son défrichement que relate le mythe de Saint Georges, « Celui par qui s'ouvre la terre »⁴, mais aussi par les grands réseaux de la foi et du pèlerinage (Saint Jacques). Ils ont développé dans leur sillage l'économie et le marché ainsi que les sciences et l'art : un regard nouveau sur la richesse du monde, proche et lointain (4).

La ville a poursuivi le même chemin. En repoussant toujours plus ses murailles, elle les a reportées aux confins de l'État et de la Nation, voire au-delà de l'entité européenne. Mais fondamentalement, sa bataille pour l'espace public et son ouverture à la collectivité sont toujours aussi vives. Si cette bataille a commencé au Moyen Âge, elle a trouvé son apogée au XIX^e siècle dans la ville bourgeoise pour renaître aujourd'hui dans ses périphéries comme préoccupation majeure.

Remis en question au XX^e siècle par une vision mécaniste, l'espace public se redécouvre être un élément fondamental de la structure urbaine et de sa symbolique, une ouverture sociale comme lieu de rencontre, de manifestation et de contestation de l'usage de l'espace urbain malheureusement toujours plus contrôlé (5).

3. Le tombeau d'Hatchepsout (18^e dynastie), Deir el-Bahari. Le temple de Poséidon, Cap Sunion, V^e s. av. J.-C. Un village sur l'Irrawaddy, Birmanie.
4. L'abbaye cistercienne Notre-Dame de Sénanques, 1148.
5. La Piazza St. Marco, Venise. Le plan de Rome de Nolli, 1748. La place de la Concorde, Paris.



5

Selon la cohérence entre les mondes extérieur et intérieur préalablement mentionnée, l'ouverture à l'échelle architecturale a également été entièrement transformée. L'ordre spatial religieux ou résidentiel s'est inversé : la cour ou le patio – autrement dit le centre intérieurisé de l'unité collective – sont devenus des noyaux technico-fonctionnels sélectifs servant à distribuer des espaces individuels toujours plus ouverts sur l'extérieur et la périphérie.

Le type d'ouverture procède quant à lui d'une lumière intérieurisée passant d'une forte limite trouée à un mur de lumière soutenu par des pilastres – comme un certain gothique nous l'a montré –, pour aboutir ensuite à une transparence totale due à la disparition du mur et de son épaisseur au profit de pilotis et de parois légères ; ceci après avoir éprouvé la clarté et son éblouissement de la Renaissance et du Baroque, pour, enfin, refléter les Lumières et le début de la Modernité.

À la conception interne de l'espace en regard de sa vision externe au sein de la ville et du territoire a succédé une expression externe absente de toutes références internes, voire d'échelle commune. Et c'est au cours du XX^e siècle que la transparence issue du XIX^e siècle s'est muée en miroir. Cette image de l'image ne cherche-t-elle pas à refléter l'arrogance de notre hédonisme (6) ?

Le seuil, une définition

Après ces considérations générales sur l'essence de l'ouverture, venons-en à une définition plus précise : celle que l'on peut qualifier de «seuil». Selon son étymologie, le seuil se réfère au mot «solae», «sandale» ou «semelle», et devient par extension la planche où l'on pose le pied pour franchir la porte (7). Cette spécificité de l'ouverture est liée à celle de la limite qu'elle est censée traverser pour passer d'un espace à un autre.

Le seuil se définit donc comme un espace issu de la conjonction entre une limite et son franchissement, un parcours. Ces deux termes sont indissociables et peuvent se conjuguer en une multitude d'expressions territoriales, urbaines et architecturales, qui dépendront du caractère de la limite et du parcours qui la franchit. Ce caractère peut s'exprimer par une très forte matérialité (comme celle d'un mur) ou, au contraire, par une immatérialité (lorsqu'il s'agit notamment d'une loi).

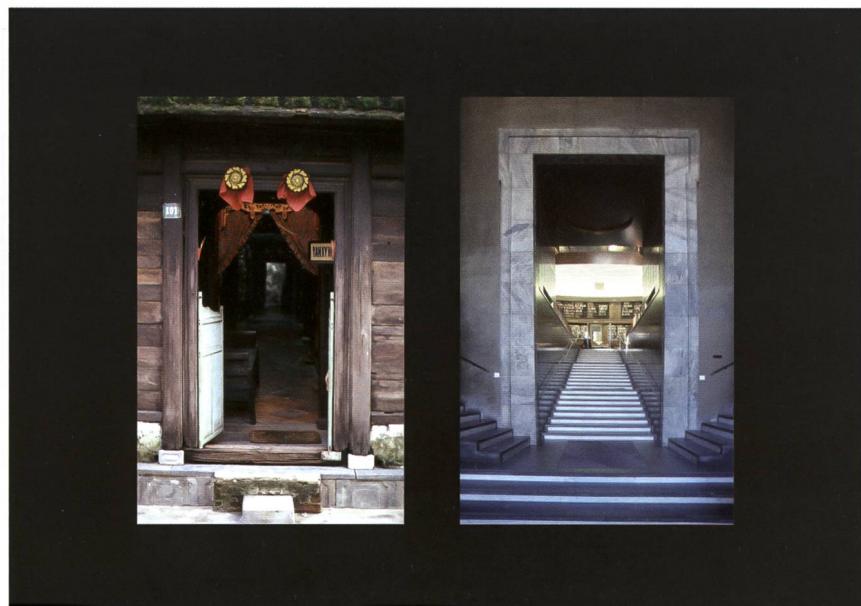
Cette dimension infranchissable ou permissive de la limite renvoie à différents types d'ouvertures : une muraille comme un couloir aérien se veulent par exemple infranchissables, tandis qu'un portique, qui est une limite bien définie et matérialisée spatialement, est plus permissif qu'une autoroute qui n'est qu'un traitement au sol que seul l'usage rend infranchissable.

Dans notre société occidentale actuelle, la notion de «limite» a perdu son caractère originel que Martin Heidegger rappelle : «*La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose*

6. *Le Carson, Pirie, Scott and company building, Chicago, 1899, arch. Louis Sullivan.*
Le Federal Center, Chicago, 1974, arch. Ludwig Mies van der Rohe.
7. L'entrée d'une maison au Vietnam.
L'entrée de la bibliothèque municipale de Stockholm, 1928, arch. Gunnar Asplund.



6



7

commence à être.»⁵ En latin, le mot s'apparente à «limen», «liminaris», à l'ouverture, au sens figuré de «propos liminaires» annonçant un texte. Ce n'est que vers le XIV^e siècle qu'il prend en langue française le sens de «limes», un chemin de frontière, pour devenir ensuite une frontière, le plus souvent assimilée à une fermeture protectrice (8). Cette conception de la limite est très fortement ancrée dans la culture occidentale. Le mythe fondateur de Rome ne repose-t-il pas sur le tracé d'une telle limite définissant un intérieur ?

Sur le plan territorial, la limite conjure les craintes que l'homme éprouve envers un territoire extérieur inconnu, sans toutefois lui ôter sa profonde inquiétude. Au niveau spirituel, ce même homme se voit dans l'enfermement désespéré de sa condition humaine que seule la mort, malgré l'effroi qu'elle suscite, libérera totalement.

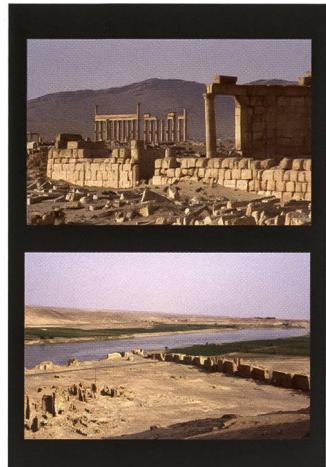
Dans son sens général, le parcours présente également divers modes de passages analogues aux différentes structures de la limite. Il peut consister en un franchissement effectué physiquement par l'homme comme par un moyen de transport. Mais cette traversée peut également s'effectuer par un rayon de lumière, un regard, un son, une odeur, de la chaleur ou de l'humidité. Cette notion peut également être d'ordre mental et s'étendre bien au-delà du visible, tel un rêve ou un idéal de beauté.

La limite articule deux univers de connaissance ou d'appartenance territoriale, à la fois différents l'un de l'autre, mais étroitement interdépendants. Le rapport que ces deux univers cherchent à entretenir s'effectue par le seuil, qui est un espace de passage défini selon l'épaisseur attribuée à la limite (9). Si une modification ou une transformation de cette dernière est nécessaire pour engendrer un seuil, le sens que l'on cherche à lui donner induit la modification des caractères de cette même limite, et donc de son architecture.

Cette notion de seuil en tant que spatialité dépend du genre d'espace qu'elle articule, du caractère de sa limite et du type de franchissement. Cette relation ressort de trois principes :

- une articulation entre deux espaces extérieurs : le territoire et la ville, la ville et sa périphérie, le square et la rue (10) ;
- une articulation entre un espace extérieur et un espace intérieur : l'espace public et le bâtiment, le jardin et le séjour, la chambre et la ville (11) ;
- une articulation entre deux espaces intérieurs : la cage d'escaliers et l'entrée de l'appartement, le séjour et la chambre à coucher.

Les notions d'intérieur et d'extérieur ne se réfèrent pas uniquement au «dedans» et au «dehors», mais également à des phénomènes d'appartenance qu'il s'agit de préciser chaque fois que cette notion de seuil intervient : par exemple, l'intérieur de la ville correspond aussi à l'extérieur de la chambre.

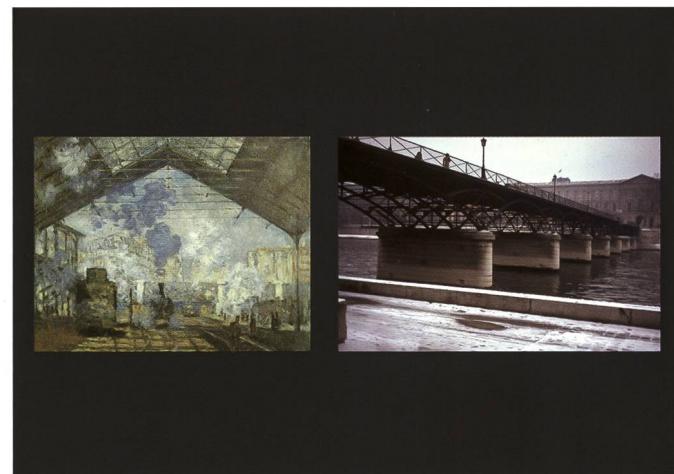


8

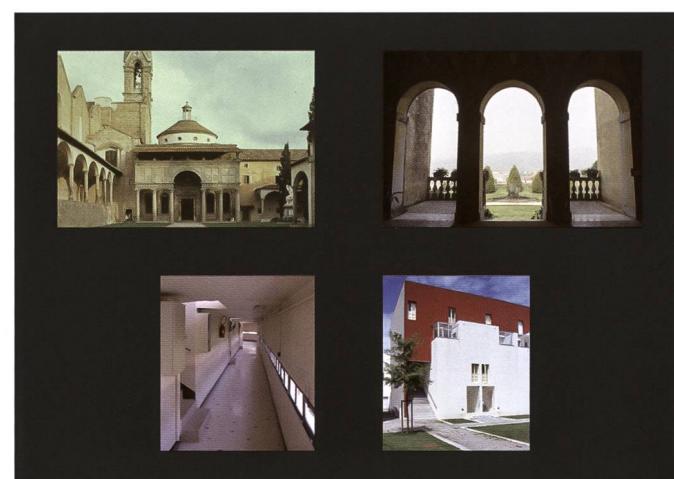
8. *Les remparts de la ville de Palmyre, III^e s.*
La ville de Zénobia-Halabié sur l'Euphrate, 266 apr. J.-C.
9. *Une fenêtre du Château de Chillon, XII^e-XIII^e s.*
Les loggias des maisons du Parlement de Dacca, 1982, arch. Louis I. Kahn.
10. *La gare Saint-Lazare, Paris, 1877, peinture de Claude Monet.*
Le pont des Arts, Paris, 1981-1984, ing. Louis-Alexandre de Cessart et arch. Louis Arretche.
11. *La chapelle dei Pazzi, Santa Croce, Florence, 1441-1478, arch. Filippo Brunelleschi.*
La Casa Godí, Malinverni, Vicence, 1537-1542, arch. Andrea Palladio.
Latitude 43, Saint-Tropez, 1932, arch. Georges-Henri Pingusson.
Habitations sociales Saal Bouca, Porto, 1977-2006, arch. Álvaro Siza.



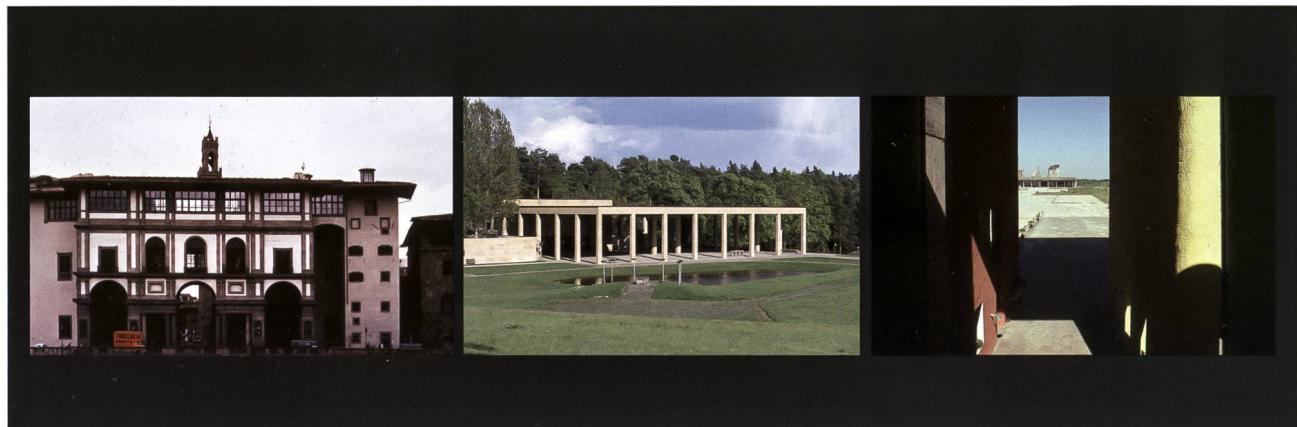
9



10



11



12

Les différentes échelles de seuil

L'interdépendance entre différentes échelles propre à cette notion de seuil a une incidence sur son dessin et ressort de deux ordres distincts : l'un, intérieur, inhérent à l'usage et à la qualité spatiale qu'exige par exemple la résidence ; l'autre, extérieur, propre à l'organisation de la ville avec son territoire, son ordonnancement et ses règlements.

La difficulté à laquelle se confronte l'architecte est de constituer une unité et une harmonie entre ces deux échelles, afin qu'elles trouvent un sens. Si la réversibilité du parcours semble évidente, il n'en reste pas moins que la signification du passage diffère selon le sens de franchissement de la limite. De l'intérieur vers l'extérieur, le regard peut vouloir s'approprier le paysage urbain ou campagnard en cherchant à s'ouvrir, alors que la relation inverse (de l'extérieur vers l'intérieur) l'incitera à préserver une intimité en le protégeant de l'extérieur mais en accueillant la lumière. De ce fait, l'entrée d'une ville ou d'un bâtiment public constitue le lieu d'une symbolique architecturale spécifique, tandis que la sortie est souvent insignifiante.

Ambivalent par essence, le seuil se prête à une double définition des rapports intérieurs/extérieurs qui ont une réelle incidence sur sa matérialité et son traitement typologique. Il est le lieu où se jouent les grands enjeux de la collectivité. Non seulement ceux des rapports intérieurs/extérieurs, mais dans l'ordre des hiérarchies sociales, ceux des confrontations entre les sphères privée et publique, ou encore ceux induits par les relations entre l'individu et la collectivité.

Ces enjeux, propres à la conception politique particulière qu'est la démocratie, ne doivent pas occulter ceux plus originaux exprimés par des relations entre le sacré et le profane ou entre le civil et le militaire. Ils ont institué au cours de l'histoire des hiérarchies sociales dont les empreintes pérennisées parsèment nos territoires. Le seuil cherche à harmoniser les rapports entre des espaces aux appartenances opposées et

12. *La loggia des Lanzi, Florence, 1580, arch. Giorgio Vasari.*
Le cimetière de Stockholm, 1920, arch. Gunnar Asplund.
Le Palais de la haute cour, Chandigarh, 1952, arch. Le Corbusier.

contradictoires, par les caractères de sa limite que sont ses différents degrés de perméabilité, son type d'ouverture et la spécificité du parcours qu'il engendre. Il est un espace de transition qui s'offre comme un lieu de l'imaginaire où règne la gratuité et la spontanéité de l'usage. Il établit par sa nature complexe une communication réelle comme il en est la métaphore, l'image, le symbole (12). Il apparaît, plus que tout autre dessin d'architecture, que le seuil, ce paradigme architectural essentiel, exprime cette conscience du rapport que l'homme cherche à entretenir avec le monde et ses congénères. Il est l'image qu'il se fait de lui-même et de l'univers qui l'entoure.

Vers une nouvelle ouverture

Personne ne contredira le fait que notre société occidentale traverse, avec son développement mondial, un moment particulier. La vision vaste et infinie de l'univers avait pour corollaire la «découverte» de notre planète dont les ressources semblaient illimitées. À l'aube du XXI^e siècle, nous avons conscience que notre premier habitat, la terre, s'est fortement rétréci et qu'il n'est bientôt plus apte à nous offrir l'essentiel que nos habitudes désinvoltes ont gaspillé.

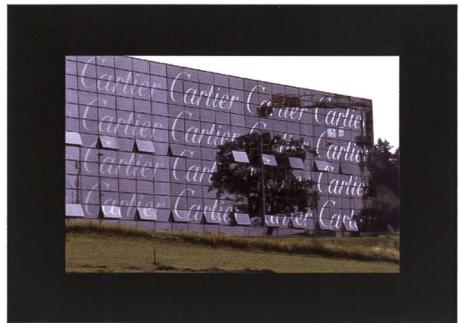
Si le pillage et le gaspillage des ressources, ainsi que les voix qui s'y sont opposées depuis des siècles, ne sont pas des nouveautés, en revanche, l'échelle des moyens employés en est une. À cela s'ajoute une frénésie croissante de la consommation comme «art de vivre» et symbole culturel provoquant conflits sociaux et exclusion. Cette désolation qui se dévoile devant nos yeux toujours plus cruellement met en crise la plupart des états démocratiques dans leur autorité morale et leur crédibilité politique.

La réelle sensibilité mondiale pour l'environnement, le refus des guerres, l'élargissement consenti des communautés sociopolitiques, le besoin d'assainissement de la finance ainsi qu'une certaine quête du divin et d'un symbolisme collectif sont perceptibles bien au-delà de notre monde occidental, ce qui ne peut que nous encourager et nous réjouir. L'écologie s'ancre dans la conscience des hommes.

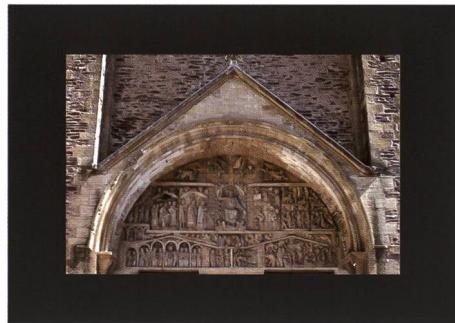
Cette orientation va entraîner de profondes mutations socioculturelles. Elles auront de fortes répercussions sur l'organisation de nos territoires, au même titre que l'ont été les ères des différentes énergies fossiles et atomiques. Ces mesures écologiques sont certes nécessaires, et personne ne le conteste. Toutefois, arrêtons le «politiquement correct», bien qu'il ait la faculté d'adoucir nos mœurs.

L'écologie en otage

Sur le plan qui nous intéresse ici, l'architecture, soyons attentifs à dénoncer les absurdités de certaines constructions qui prennent notre sensibilité écologique en otage pour mieux se justifier ou pour donner un vernis «engagé» à certaines formes vides de sens. Pouvons-nous les tolérer sans broncher?



13



14

Sans vouloir rallumer la querelle des Anciens et des Modernes, prenons quelques exemples parmi des centaines et demandons-nous si nous pouvons encore rester indifférents à : l'augmentation massive de la rente foncière par le fait que la vue est imprenable alors que la baie du séjour nous enferme pour cause de perte d'énergie ; une façade en verre devant laquelle une dentelle de métal, de bois et autres objets et sérigraphies obstruent irrémédiablement la vue vers l'extérieur pour, au mieux, capter l'énergie solaire ; un magnifique cube de verre idéalisé dans une abstraction extérieure alors que le long de l'intérieur de la façade court toute une gamme de brise-soleil, chemin de câbles, étagères, etc., sans oublier les séries de trous incongrus dans les façades porteuses ou faussement porteuses.

À cela s'ajoute un dessin toujours plus abstrait de la fenêtre où embrasure, cadre et ouvrant, autrement dit tout ce qui signifie la volonté d'ouvrir disparaît. On pourrait encore citer de nombreux exemples pour s'interroger sur ces types d'ouvertures. Et il est urgent de le faire. Le fait d'ouvrir une fenêtre est-il encore toléré quand il n'est pas prohibé ? Assistons-nous à un enfermement progressif aggravé par certains types d'espaces discutables que l'on perçoit déjà, au nom de l'économie d'énergie, telle la double peau ?

Étant donné qu'il n'est plus nécessaire d'ouvrir une fenêtre pour aérer – l'air étant traité et recyclé artificiellement –, il s'avère désormais possible d'organiser des espaces sans aucun contact direct avec l'extérieur. Dans le cas où les distributions sont périphériques, la double peau technique devient alors un lieu de passage. Et si l'on pense à l'effet panoptique que ce type d'organisation engendre, et au contrôle toujours plus oppressant que cela génère, on peut s'inquiéter des conséquences ultérieures sur le psychisme des utilisateurs.

Que pouvons-nous voir derrière ces pauvres et malheureux dessins ? Ne font-il pas apparaître une certaine conception de la nature, qui ne serait plus vécue mais regardée et décontextualisée, telle une représentation symbolique que nous contemplons sans y être inclus, comme sur un écran de télévision ou d'ordinateur ? Ces façades ne sont-elles pas l'image de notre société qui ne cesse de se prétendre transparente alors qu'elle devient chaque jour plus opaque avec, entre autres, la fragmentation de l'information foisonnante et contradictoire. Sommes-nous asservis au point d'avoir constamment

13. *Les locaux de la maison Cartier, plate-forme logistique interdica, Fribourg, 1990, arch. Jean Nouvel.*
14. *L'Abbaye Sainte-Foy, Conques, XII^e s.*

devant nous le dessin du fantasme d'un autre (13)? Ou sommes-nous déjà plongés dans un tel état de fébrilité que nous ne permettons plus à nos yeux de quitter l'écran et à notre regard de s'évader librement vers l'horizon et au-delà. Il est navrant que l'écologie puisse parfois justifier la crainte de l'autre, et le refus d'affronter la réalité...

Quelques enjeux

Il n'est pas lieu ici de pouvoir répondre à tous les grands enjeux de notre contemporanéité. Pourtant, je pense que l'écologie est encore trop ancrée dans le modèle scientifique, dont les conséquences ne sont pas toujours évaluées, et que certains milieux récupèrent pour des profits à courts termes. Il semble fondamental que notre société puisse se donner les moyens d'offrir un modèle culturel à l'écologie et au développement durable afin de mieux pouvoir appréhender les phénomènes de mondialisation et de globalisation, et surtout de devenir intelligente en faisant la différence entre l'indispensable et l'inutile.

Dans la limite de nos connaissances et de notre domaine de compétence, nous pouvons contribuer à cet édifice en proposant une série de réflexions autour du territoire, de la ville et de l'architecture. Certaines pistes nous rendent conscients des transformations et du caractère que prennent les ouvertures. Qu'elles ressortent de nos villes et de leurs périphéries proches ou lointaines avec ce que l'on appelle les nouvelles centralités et leur récent combat pour créer de réels espaces publics, de leur densification pour éviter l'étalement, des problèmes de mobilité qu'elles engendrent, ou encore de l'expression architecturale que la volonté d'économie d'énergie fait naître.

Débattons largement sur le sens que nous voulons donner à notre futur. Remettons en question certains priviléges pour partager les choses essentielles que sont la foi en notre destinée d'homme et, peut-être, un certain sens du sacré. Nous avons tous le sentiment que le temps que nous traversons, un seuil moins large que nous souhaiterions, est d'importance pour notre histoire et notre futur. Assumons les choix qu'il réclame. L'esprit humain est illimité dans la recherche et l'apprentissage de la connaissance du monde et des bienfaits qu'il peut nous offrir. Mais il nécessite des orientations pour enchanter nos lendemains. Veillons donc à ne pas confondre la porte de l'enfer avec celle du paradis (14).

Notes

¹ Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations* [1963], Flammarion, Paris, 1993, p. 357.

² Jeanne Hersch, *L'étonnement philosophique*, Folio, collection essais, Paris, 1993.

³ Friedrich Nietzsche, *Die fröhliche Wissenschaft gesammelte Werke*, Goldmanns gelbes Taschenbücher, Munich, 1970.

⁴ Georges Didi-Huberman, *Saint Georges et le dragon*, Adam Biro,

Paris, 1994, p. 19.

⁵ Martin Heidegger, *Bâtir, habiter, penser* [1951], in idem, *Essais et conférences*, Gallimard, collection Tel, Paris, 1958, p. 183.